

Un auteur entre deux âges *Talons aiguilles* de Pedro Almodovar

Alain Charbonneau

Numéro 60, printemps 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22499ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Charbonneau, A. (1992). Compte rendu de [Un auteur entre deux âges / *Talons aiguilles* de Pedro Almodovar]. *24 images*, (60), 76–77.

UN AUTEUR ENTRE DEUX ÂGES

par Alain Charbonneau

Pour le cinéma dit d'auteur, la frontière est parfois bien mince entre la reprise enthousiaste et la redite assommante, entre le plaisir de faire du neuf avec ses lubies d'avant-hier et l'ennui de servir, recuit, le jus des films précédents : à la différence du réalisateur, l'auteur avance toujours pas à pas sur une corde raide où la menace est constante de voir son style se figer en un rictus maniéré, ses thèmes et ses obsessions se fossiliser en une épaisse strate de clichés auto-parodiques, et sa technique, tout engluée dans ses partis pris d'origine, présenter de graves signes d'essoufflement ou, dans les pires cas, de psittacisme. Le neuvième film de Pedro Almodovar, l'enfant chéri de la «Movida» madrilène, n'échappe pas entièrement à cet écueil, encore qu'Almodovar évite ici l'impasse où il s'était égaré avec *Attache-moi*, et abandonne du coup les intrigues montées en épingle pour explorer des voies nouvelles de récit, moins facilement pénétrables.

Talons aiguilles s'ouvre sur le retour à Madrid, après un exil de quinze ans, d'une mère prodigue, chanteuse pop adulée de son temps qui, pour poursuivre sa carrière, a jadis abandonné sa fille, Rebecca, aujourd'hui speakerine au journal télévisé du jour. Jamais vraiment remise de ce qu'elle vécut alors comme une trahison,

Rebecca (Victoria Abril) depuis chasse (dans les deux sens du mot : cherche et rejette) l'image de cette mère fautive dans l'ombre de laquelle elle a vécu, tantôt l'idolâtrant tantôt la haïssant. Mariée d'un côté à l'un des anciens amants de sa génitrice, elle se donne de l'autre à Femme Létale, un travelo qui, lors de juteuses séances de «lipsing», parodie gestes et chansons de la célèbre Becky del Paramo. Laquelle (Marisa Paredes), à peine rentrée au bercail, aura tôt fait de reprendre pour amant le mari de sa fille, qu'on retrouvera un beau soir mort assassiné. Un juge aux verres fumés et à la barbe hautement improbables (Miguel Bose) mène l'enquête, pas pour très longtemps puisque quelques jours plus tard, Rebecca confesse le meurtre de son mari en direct aux nouvelles de six heures, après en avoir fait consciencieusement l'annonce comme son métier l'exigeait.

Véritable coup de théâtre, qui ne ferait qu'ajouter au décousu comique que cultive savamment Almodovar, toujours attentif à saboter la linéarité monotone du mélodrame, n'était qu'à la surprise et à l'hilarité initiales succède bientôt une émotion d'une rare authenticité. Selon un procédé d'emboîtement aussi simple qu'efficace, Almodovar met en abyme le petit écran, qui à son tour met en abyme des photographies,

exposées par Rebecca aux yeux de ses millions de confesseurs, reproduisant des objets anodins ayant appartenu à son mari, images-météorites chues vraisemblablement d'un désastre obscur, qui suspendent le temps dans un téléjournal où les secondes sont comptées, ralentissent le rythme dans un film où les scènes se suivent en cascade, et créent soudain quelque chose comme un moment de vérité, ce qui ne va pas sans surprendre venant d'un cinéaste aussi baroque qu'Almodovar, dont le cinéma privilégie le plus souvent le paraître (contre l'être) et préfère l'excès et les faux-semblants à la mesure et aux vérités sans masque. De cette scène-clé, où Victoria Abril donne la pleine mesure de son talent, le film toutefois ne se remettra pas, et ira se sclérosant davantage au fil des scènes suivantes, l'humour à froid si caractéristique du cinéma almodovarien cédant à une gravité toute bergmanienne, et la comédie se noyant dans un mélodrame qui finit par remonter à la surface du premier degré, tant il multiplie avec maladresse les indices du second.

Talons aiguilles puise donc à une double source. À *Sonate d'automne*, Almodovar, qui rend un hommage soutenu à Bergman, emprunte le duel verbal et affectif d'une mère, partagée entre les débordements de son ego et la culpabilité qu'ils

LA BOÎTE NOIRE

Verhoeven, Cronenberg, Schroeder, Anger, Deren, Pagnol, Gainsbourg, Tati, Keaton, Avery, Ferreri, Altman, Russell, Lombardi, Powell, Gillian, Greenaway, Forcier, Jarmusch, Carle,

Clouzot, Roeg, Wajda,

Trotta, Pasolini, Von Stroheim, Fassbinder, Demme, Kazan, Cukor, Wyler, Capra, Pabst, Murnau, Saura, Mizoguchi, Kurosawa, Ophüls, Zulawski.



Rebecca (Victoria Abril) et sa mère Becky del Parano (Marisa Paredes)

éveillent en elle, et de sa fille, qui souffre de la présence d'une femme aussi opprimente et castratrice. De *La loi du désir*, il reprend la mécanique implacable, qui pousse un être, dominé par un autre, à tuer pour gagner son amour, le meurtre relevant moins du crime passionnel, motivé par la jalousie, que d'une stratégie de séduction, du sacrifice offert en l'honneur de celui ou celle dont on cherche à attirer sur soi le regard. Ce regard, Rebecca ne l'obtiendra jamais vraiment. Car si au seuil du trépas, Becky se donne elle-même pour la meurtrière afin d'innocenter sa fille du meurtre qu'elle a commis, son sacrifice, en apparence rédempteur, reste en fait à double tranchant, puisque, tout en la réconciliant

avec son enfant, il lui fournit une chance de lui voler une dernière fois la vedette. Almodovar se montre encore une fois le disciple de Buñuel, dans cette façon qu'il a de retourner contre elle les symboles et la rhétorique des passions dont la morale chrétienne a longtemps abusé.

Nous sommes loin, avec cette mort lente et paisible, des morts violentes auxquelles nous avait habitués le réalisateur de *Matador* (pour n'en citer qu'un). Nous sommes loin aussi de l'univers interlope des films précédents (ceux d'avant *Femmes...*), et la thématique sexuelle, si présente auparavant, ne tient plus ici qu'à un fil, que n'ont pas voulu rompre les distributeurs français, ayant jugé préférable de traduire

«Talons lointains» (titre espagnol) par *Talons aiguilles*. Par ailleurs, le chiqué de certains plans, les appartements toujours soigneusement décorés et le jeu des couleurs font l'effet de tics, vestiges esthétiques d'une période partiellement révolue. Tout se passe ainsi comme si Almodovar avait ouvert une nouvelle parenthèse sans avoir au préalable refermé celle où sont enclavés *Le labyrinthe des passions*, *La loi du désir* et *Femmes au bord de la crise de nerfs*. ■

TALONS AIGUILLES

Espagne, 1992. Ré. et scé.: Pedro Almodovar. Ph.: Alfredo Mayo. Mus.: Ryuichi Sakamoto. Int.: Victoria Abril, Marisa Paredes, Miguel Bose. 113 min. Couleur. Distr.: C/FP

CARRÉMENT

LA BOÎTE NOÏRE 4450, rue St-Denis, 2^e étage 287-1249



Imaginons un peu que la Boîte Noire soit un film. Sûrement celui d'un jeune réalisateur. Pas hermétique, pas con non plus. Possiblement à contre-courant. Le genre qui finalement

se taille une place au box-office au grand dam des comptables et autres vendeurs de balayuses, ébahis. La critique: une vidéo-boutique qui affiche une **V**ision **O**riginale.